

La diagonale diabolique

*Abdellatif CHAOUITE **

**Les procédés de nomination,
sous-jacents au dé-classe-
ment, suivent une logique des
fins : mettre l'Autre au
rebut. Pire : ils travaillent
insidieusement au “vol de
l'être”. Dès lors, il n'est plus
besoin que cet Autre existe en
soi ou pour soi, puisqu'il suffit
que s'expriment la peur et le
soupçon pour qu'il surgisse
comme un fantôme. Sont ici
dévoilés les mécanismes de
cette diagonale diabolique
afin d'en briser, sinon en
arrêter, la main traceuse.**

Les discours médiatiques ambitionnent pour le moins d'être un reflet de la société. Ce faisant, ils réfléchissent cette société, se font l'organe de lisibilité de ses époques, son roman temporel. Les discours politiques eux, se réclament de la responsabilité concrète qui fabrique l'épaisseur de mots qui donne sens et régule le vécu dans la cité. Les deux ont pareillement le pouvoir, le privilège d'accorder l'homme à son histoire, d'ajuster le rapport entre représentations et processus de cette histoire, de régler les jugements sur les faits. L'enjeu n'est rien de moins que le maintien à l'horizon d'un monde qui ne soit déserté par sa raison d'être : le site de l'homme et son combat sur lui-même... Or donc, de l'écoute des discours médiatiques et politiques, plus que jamais efficaces, plus que jamais performants dans leurs diverses fonctions, une inquiétude fuse. Non point celle nommée et merveilleusement diagnostiquée qui dit l'état de délabrement du monde, sa dégradation ou, plus finement, enregistre les états de ses mutations en cette fin de siècle mais une inquiétude plus sourde, d'autant plus angoissante qu'elle semble toucher à ce qu'il y a de plus essentiel : l'être, l'essence de l'homme et non plus seulement son avoir, son savoir ou ses différentes ingéniosités. Cette inquiétude est au-delà de l'indignation face à la dépossession aliénante de l'homme (de son travail par exemple) ou au vol de ses qualités (sa déqualification), elle est inquiétude face au “vol de son être” (1), au désaisissement de sa place d'être dans un certain ordre de mots, de corps et de choses qui font le monde. Inquiétude du sacrifice d'êtres que réclament des dieux masqués, idoles abstraites et insaisissables dont la curieuse

soif, le curieux désir est de vouloir en finir avec tout. Elles réclament la Fin : la “fin de l'histoire”, la “fin du travail”, la “fin de l'immigration”... Comme si l'eschatologie de cette fin de siècle est de faire en sorte que la Fin de l'Homme devienne tout d'un coup un destin programmable!...

L'autre déclassé

Cela commence, comme depuis toujours, par une classification nominale. Celle-ci a la vertu paradoxale de nommer l'innommable, de normaliser l'anormal. Elle a la vertu par exemple de créer des sortes de lieux qui aspirent tous ceux dont l'être est réclamé en sacrifice par les idoles, ceux dont le désir est aujourd'hui sans emploi et dont l'identité est déçue voire suspectée, ce qui est le plus court chemin à la ruine des rêves individuels, des utopies collectives et à la désobjectualisation du monde qui ne laisse plus s'affronter que la violence et la contre-violence... Classer, c'est connu, cela facilite la gestion. En l'occurrence, cela facilite “l'ingestion” voire la “digestion” des dé-classés. Il suffit de dire RMiste, SDF, Jeune de banlieue... pour que la machine, bien huilée, fasse son effet. Toute la visée du traitement est déjà dans cette classification. Il n'y a pas longtemps, un ancien responsable politique expliquait aux téléspectateurs que le problème de la France aujourd'hui n'est pas le nombre de millions de précaires que les statistiques avancent, ni même les trois millions et demi de chômeurs mais uniquement le million de chômeurs de plus d'un an. Le même dira-t-il plus tard que le problème est uniquement le million de chômeurs de plus de deux ou trois ans ?... Le classement crée des objets, les désigne à l'emprise d'un regard social comme

* Ethnopsychologue,
ADATE, Grenoble

fétiches, objets détachables. La faille du corps social est ainsi retournée comme un gant, elle devient objet visible, à bonne distance pour tout ensemble conjurer le mal et faire jouir de faire partie du corps sain, réellement et surtout imaginairement.

Ce mécanisme est évidemment “étranagement familial” à la mémoire humaine, il est “archi”-connu. L’exclusion des dé-clas-sés “autres” cimente l’identité d’un groupe, d’un parti, d’une nation. Elle aliène le “Je” dans un “Nous” qui jouit de l’expulsion de l’ “autre”. Mais cette archi-connaissance n’immunise malheureusement pas ou n’immunise que jusqu’à un certain point : le point d’affolement, atteint par le degré de dégradation du corps social. Le méca-nisme se réactualise alors (passe à l’acte), redevient potentiellement actif. Il suffit pour cela que des discours autorisés auto-risent la levée de l’immunité de la pensée. Non forcément les discours vocifératrices avec lesquels “on” sait à quoi s’en tenir mais ceux, plus subtils, qui se contentent d’insufler les germes d’un laisser-penser ou d’un laisser-soupçonner...

L’autre du soupçon

L’autre du soupçon, nommé par ces discours, n’est pas l’Autre en soi, tel qu’il existe dans sa propre subjectivité ni l’Autre pour soi, tel qu’il existe dans son altérité appréhendable à partir d’une autre altérité. L’autre du soupçon est cet autre construit par le soupçon. Dans cette construction, interviennent des logiques complexes — socio-politico-psycho-idéologiques — mais leur dénominateur commun pourrait s’appeler le travail du négatif. Un travail tout ensemble de dissociation, de déformation et d’aliénation. Ce travail réduit l’Autre comme sujet ou comme objet relationnel à une “extériorité informe” ou difforme, il en fait une figure-spectre (par exemple le Clandestin, le Violent, le Terroriste...) pour se faire peur. C’est là l’effet de la construction de l’autre du soupçon : une inversion de l’angoisse (résultat du déclassement) en peur et la projection de cette peur sur un spectre.

On pourrait reprendre ici l’analyse que font G. Deleuze et F. Guattari du concept d’autrui : “Autrui n’apparaît ici ni comme un sujet ni comme un objet, mais, ce qui est très différent, comme un monde possi-ble, comme la possibilité d’un monde ef-

frayant. Ce monde possible n’est pas réel, ou ne l’est pas encore, et pourtant n’en existe pas moins : c’est un exprimé qui n’existe que dans son expression, le visage ou un équivalent de visage. Autrui, c’est d’abord cette existence d’un monde possi-ble. Et ce monde possible a aussi une réalité propre en lui-même, en tant que possible : il suffit que l’exprimant parle et dise “j’ai peur” pour donner une réalité au possible en tant que tel (même si ses paro-les sont mensongères).”(2)

L’autre du soupçon, cet “exprimé qui n’existe que dans son expression” devient “possible”, prend le poids d’une “réalité propre” à travers deux mécanismes qui le réalisent : l’attribution d’un visage “ef-frayant” et la détermination par un langage autorisant (politique, médiatique, juridi-que...).

Un “monstre”. L’autre du soupçon est un monstre au sens d’un composite de plusieurs discours auxquels l’imaginaire de chacun prête main forte et qui prête main forte aux démons de chacun pour leur donner un “équivalent de visage”. Le soupçon, ce mouvement qui transfert sur l’Autre des intentions et des actes blâma-bles est, dans le cas de figure qui nous intéresse ici, un mécanisme certes archaï-que ou primitif mais secondaire. De cette secondarité du manifeste qui voile si bien le moteur premier, celui du ressentiment contre soi, contre ses frustrations, ses

échecs, la pente affolante de sa morbidité et qu’un discours extérieur-intérieur n’ar-rête pas de culpabiliser : vous êtes coupables ! Vous êtes coupables de désirer ce que vous ne pouvez, ce que vous ne devez avoir !... Placer l’Autre comme objet de ce ressentiment contre soi est apparemment “libérateur”, apparemment car s’il déplace l’objet, il ne débarrasse point de l’affect. Pire, il englue plus dans cet affect en l’érotisant. Le ressentiment contre l’autre-soi devient sado-masochiquement jouis-sif. Cela suffit parfois pour donner un sentiment d’être si “Etre coupable d’un désir, c’est cela “être tout court”. Le sou-pçon introduit au sentiment d’être par le vol d’un autre être !...

Mais l’autre du soupçon est aussi un monstre dans un sens plus radical et plus intéressant : il est l’être qui “montre”, qui “indique”. Il indique quoi ? Le mouvement du “vol de l’être”, le mouvement du dé-classement, le retrait de l’homme dans un système qui souhaiterait en finir avec lui. Le monstre est ici le miroir, le reflet hideux de ce mouvement étrange qui porte le nom d’oubli de l’Homme, de l’Homme responsa-ble de lui-même.

Hölderlin : “Nous sommes un Mons-tre, privé de sens.” La fabrication du mons-tre signe l’affolement voire la privation du sens dans la mémoire de l’Homme. Elle est sa diagonale diabolique.

La symbolique de l’intégration



Diabolique et symbolique sont des mouvements antithétiques. *Diabolos* : qui désunit ; *sumballein* : joindre, rapprocher. La diagonale diabolique, machination soupçonneuse, travaille pernicieusement, dans l'ombre. Elle n'a pas un seul visage mais plusieurs et c'est son fort, sa force de construire des "équivalents de visages". Le "diable", jouet fabriqué au 19e siècle, sous la forme d'une boîte banale, de laquelle, grâce à un ressort, surgit un petit diable, est l'image même de cette diagonale du négatif. Plus diabolique que le diable est la boîte qui le banalise, lui donne forme respectable. En lui-même, il n'est jamais loin, il est tapi en chacun, dans chaque "boîte". La vraie machine diabolique par contre, est la main qui appuie sur le ressort, la main "anonyme"(?)...

Contre cette main, il est essentiel aujourd'hui d'éveiller et de maintenir la vigilance. Pas seulement celle de la condamnation qui reste, certes, un rappel nécessaire. Mais la vigilance des pensées et des actes —éthiques, politiques, juridiques, pédagogiques...— sans concessions, qui mettent fin à l'échappée du vol de l'être, à son oubli, à la fabrication des monstres et à son effet pygmalion : l'intériorisation de la monstruosité. La vigilance symbolique, fragile certes car elle est fondamentalement "signe de reconnaissance", mais elle dispose de sa propre efficacité. L'efficacité qui fait la différence par exemple entre exercer un pouvoir réel dominateur, avoir la puissance imaginaire et représenter l'autorité symbolique, la seule reconnue et reconnaissante qui fait le sens du Droit et de la Citoyenneté.

La citoyenneté, autre nom de l'intégration, qui assure à chacun le fait qu'il puisse jouir de son être et de ses droits sans être soupçonné de tricherie et sans avoir à justifier de sa dignité d'être ! ■

(1) Daniel SIBONY, Ecrits sur le racisme, Christian Bourgois, 1988.
 (2) Gilles DELEUZE & Félix GUATTARI, Qu'est-ce que la philosophie ?, Minuit, 1991.

Entretien avec G.B.

Propos recueillis par Yves GENET

G.B., titulaire d'un bac technique G est actuellement en contrat emploi solidarité dans un établissement scolaire et recherche un emploi. Elle est née il y a 29 ans, à Grenoble, dans une famille originaire de la Casamance (Sénégal), qui venait rejoindre ici le père, ouvrier. Tous les membres en sont aujourd'hui de nationalité française, par naturalisation ou par naissance. Les parents de G.B. lui ont appris à vouloir s'intégrer à la société française et à en adopter les modes de vie. Aussi recuse-t-elle l'introduction en France de la polygamie par des musulmans noirs. Il est vrai qu'elle appartient à une famille chrétienne, comme beaucoup de Casamançais d'ethnie Diola.

G.B. habite avec ses parents et sa fille de trois ans dans un appartement dont ils sont propriétaires, à la Villeneuve de Grenoble. Elle a des pratiques sociales développées sur l'ensemble de l'agglomération. Elle fréquente les commerces du centre ville, elle connaît bien le réseau éducatif grenoblois, puisqu'elle a été elle-même élève de l'enseignement public, mais qu'elle a préféré que sa fille soit éduquée dans l'école privée bien cotée dont un de ses frères avait forcé la porte il y a 25 ans, lorsque cette école était encore réticente à accepter un jeune élève noir, même chrétien. Enfin, elle exerce ou a exercé des fonctions dans trois associations auxquelles elle participe activement, l'une Casamançaise, l'autre Africaine, et la troisième regroupant des membres Africains et Français "de souche" pour monter, sous l'impulsion d'un prêtre, des projets d'aide à des villages sénégalais.

Cette volonté d'intégration dans la vie grenobloise rend G.B. d'autant plus sensible à toutes les formes de racisme qu'elle rencontre. Au-delà du racisme à proprement parler, elle trouve que lorsqu'on est originaire d'ailleurs, et d'Afrique en particulier, les contacts avec les autochtones sont moins faciles ici que dans une grande ville comme Paris, où G.B. a séjourné. De franches manifestations racistes, elle en a subi aussi, quoiqu'assez ponctuellement reconnaît-elle, dans le train, dans certains magasins chic où sa clientèle ne semblait pas la bienvenue, et même dans le quartier de l'Arlequin à la Villeneuve, où sa famille logeait à l'époque des grandes famines du Sahel : "Voilà pourquoi vous venez manger le pain des Français !". Mais c'est la discrimination dans l'emploi qui l'inquiète le plus. Elle l'a soupçonné déjà à plusieurs reprises au cours de ses démarches infructueuses, mais c'est il y a quelques jours qu'elle en a eu la démonstration la plus claire, de la part d'une agence immobilière qui avait fait une offre d'emploi à l'ANPE. Convoquée par téléphone pour un entretien, elle s'est vue arrêtée sur le pas de la porte, son entretien annulé, et elle a reçu quelques jours après une réponse négative, après consultation (?) de son curriculum vitae. Cependant, G.B. ne baisse pas les bras. ■